

Ogai MORI

# L'INTENDANT SANSHÔ

Récits traduits du japonais  
par Corinne Atlan



*Éditions Picquier*

Un étrange groupe de voyageurs avançait sur la route qui mène de Kasuga, en Echigo, à la province d'Imazu. En tête venait la mère, une femme d'à peine trente ans, puis ses deux enfants, une fillette de quatorze ans et un garçon de douze. La servante d'une quarantaine d'années qui les accompagnait exhortait les deux petits, épuisés :

— Courage ! Nous serons bientôt à l'auberge.

L'aînée surtout traînait la jambe, et bien qu'elle fît son possible pour dissimuler sa fatigue à ses compagnons, seule une volonté vacillante redonnait par instants un semblant d'élasticité à son pas.

L'allure des quatre voyageurs n'aurait guère surpris s'il s'était agi de pèlerins en route vers quelque temple voisin, mais leurs airs de grande hâte, avec leurs bâtons de marche et leurs chapeaux de bambou à large bord, ne manquaient pas de provoquer l'étonnement, puis la pitié dans le cœur des passants.

Des rangées de fermes bordaient le chemin par intervalles. Malgré le sable et les cailloux, le sol, mêlé d'argile et durci au soleil de cette belle

arrière-saison, paraissait doux à fouler après celui des grèves où s'enlisaient les chevilles.

Le hasard de la marche les avait conduits devant un îlot de toits de chaume, au milieu d'un bosquet de chênes, où le soleil couchant jetait ses rayons.

— Regardez ! Quelles belles feuilles d'automne !

Comme les enfants fixaient sans répondre la direction qu'indiquait devant eux le bras tendu de leur mère, la servante fit remarquer :

— Ma foi, à voir la teinte des arbres, rien d'étonnant qu'il fasse déjà si froid le matin et le soir...

L'aînée se tourna soudain vers son frère.

— Comme je voudrais arriver vite là où père nous attend.

— Nous avons encore beaucoup de chemin à faire, tu sais, répondit le cadet d'un air sentencieux.

La mère les sermonna :

— C'est vrai. Avant d'arriver, il nous faudra passer quantité de montagnes comme celles que nous avons déjà franchies, et traverser en bateau bien des fleuves et des mers. Vous devrez marcher tous les jours comme des grands, de toutes vos forces.

— Je voudrais quand même arriver vite..., dit la fillette.

Ils poursuivirent leur chemin en silence.

En sens inverse parut bientôt une femme, deux seaux vides en équilibre sur l'épaule : c'était une paludière, de retour des marais salants.

La servante l'appela :

— Ohé, là-bas ! N'y a-t-il point dans ces parages une ferme qui accueillerait des voyageurs pour la nuit ?

L'ouvrière s'arrêta pour les examiner tous quatre, avant de répondre :

— Quelle pitié ! Vous voilà en bien mauvais lieu pour la tombée du jour : vous ne trouverez nulle maison où passer la nuit.

— Vraiment ? Les gens d'ici sont-ils si peu accueillants ?

Attirés par le tour animé de la conversation, les deux enfants s'étaient rapprochés et formaient maintenant cercle autour de l'ouvrière des salines.

— Bien au contraire, les gens pieux et hospitaliers ne manquent pas dans la contrée, mais il s'agit d'un décret du gouverneur de la province, on n'y peut rien. Tenez, là-bas... (Elle montrait la route d'où elle était venue.) Si vous allez jusqu'à ce pont, vous trouverez une pancarte où tout est inscrit en détail. Depuis quelque temps, de dangereux marchands d'esclaves écument la région : voilà pourquoi il est interdit d'offrir l'hospitalité aux voyageurs. Sept familles des alentours seraient impliquées dans l'affaire...

— Quel ennui ! Nous avons les enfants avec nous, et nous sommes à bout. Il doit bien y avoir un moyen.

— Eh bien... même en allant jusqu'aux salines où je travaille, vous risqueriez d'être surpris en route par la nuit, et vous n'auriez plus qu'à dormir à la belle étoile. Non, à mon avis, la meilleure chose à faire serait de passer la nuit sous le pont. Vous trouverez de gros troncs d'arbres empilés contre la muraille,

le long de la berge. C'est du bois de charpente, flotté d'en amont de l'Arakawa. Les enfants s'amuseut là-dessous tant qu'il fait jour, mais tout au fond cela ne manque pas de recoins sombres bien à l'abri du vent, où même le soleil n'entre jamais. Je loge chez le propriétaire des salines, à deux pas d'ici, dans le bois de chênes, aussi je pourrai vous apporter de quoi coucher, de la paille et des nattes, une fois la nuit tombée.

La mère des enfants, qui s'était tenue à l'écart tout au long de la conversation, s'approcha de l'ouvrière.

— Nous avons bien de la chance d'avoir rencontré une personne aussi secourable. C'est entendu, nous irons passer la nuit là-bas. Si toutefois vous aviez l'obligeance de nous prêter un peu de paille pour couvrir les enfants, je vous en serais bien reconnaissante.

La femme l'assura de son aide avant de disparaître en direction du bois de chênes, tandis que le petit groupe se hâtait vers le pont.

Parvenus au pont Oge qui enjambe l'Arakawa, les quatre voyageurs purent constater que l'ouvrière avait dit vrai : la pancarte dressée à l'entrée du pont affichait les ordres du gouverneur tels qu'elle les avait décrits.

Si des marchands d'esclaves infestaient la région, n'eût-il pas plutôt convenu de mener une enquête ? Promulguer cet édit ne pouvait que contribuer à égérer les voyageurs sur les chemins nocturnes et semblait de la part du gouverneur façon bien maladroite de traiter le problème. Mais pour les gens d'autrefois, l'ordre d'un gouverneur était irréfutable, aussi la mère des enfants maudissait-elle seulement le sort qui les avait menés sur des terres si inhospitalières, sans songer un instant à mettre en cause le bien-fondé du décret.

Du pied du pont jusqu'à la berge du fleuve, serpentait le chemin qu'empruntaient les lavandières : le petit groupe le suivit. Le long de la muraille du pont se dressaient en effet des piles de troncs d'arbres, sous lesquels ils se faufilèrent. Poussé par la curiosité, le garçonnet entra bravement le premier. Rampant jusqu'au fond, il déboucha dans une sorte de grotte,

dont de gros troncs tombés à terre formaient le sol. Il grimpa sur ce plancher improvisé et, se glissant à quatre pattes dans l'encoignure la plus reculée, appela sa sœur :

— Hé ! Viens vite !

La fillette avançait en hésitant, lorsque la servante l'arrêta :

— Attendez un peu, je vous prie.

Écartant les deux enfants, elle déposa le baluchon qu'elle portait sur le dos, en sortit des vêtements, les étendit dans un coin pour y faire asseoir toute la famille. La mère à peine installée, les deux enfants vinrent se blottir contre ses flancs. Depuis qu'ils avaient quitté leur demeure de Shinobugôri en Iwashiro, ils avaient déjà dormi dans de telles masures, plus venteuses parfois que le couvert de ces troncs d'arbres, qu'ils ne se souciaient plus guère de l'inconfort, s'y étant habitués par la force des circonstances.

En même temps que des vêtements, la servante avait sorti des vivres de son baluchon. Elle étala devant la mère et les enfants les mets conservés grâce à sa prévoyance.

— Je ne puis allumer de feu ici : de mauvaises gens pourraient découvrir notre présence. Je vais essayer d'aller jusqu'à la maison du maître des salines chercher de l'eau chaude, et m'y procurer de la paille et des nattes.

La dévouée servante se hâta de sortir. Les enfants mangeaient déjà avec entrain le riz accompagné de fruits secs.

Un instant plus tard, un bruit de pas se fit entendre : quelqu'un s'avavançait en rampant dans l'ombre des troncs. Le cœur tremblant, la mère cria le nom de la servante : « Ubatake ! Est-ce toi ? » Mais trop peu de temps s'était écoulé pour que celle-ci pût aller au bois de chênes et en revenir.

C'est un homme d'une quarantaine d'années qui pénétra dans la grotte. D'ossature vigoureuse, mais mince au point que l'on pouvait voir les muscles jouer un par un sous sa peau, il arborait le sourire impénétrable d'une figurine d'ivoire, tandis qu'il égrenait entre ses doigts un chapelet bouddhique. L'air aussi à l'aise que s'il se trouvait dans sa propre maison, il s'approcha du coin où se blottissait la famille, et s'assit au bord du tronc qui leur servait de siège. Tous trois le fixaient avec étonnement, sans songer à avoir peur, puisqu'il n'avait pas l'air menaçant.

— Je suis batelier et me nomme Tayū Yamaoka. Des marchands d'esclaves rôdent dans la région depuis quelque temps, aussi le gouverneur a-t-il interdit de prêter asile aux voyageurs. Capturer les criminels semble hors de sa portée, c'est grand dommage pour ces pauvres gens. L'idée m'est donc venue de leur porter secours. Par chance ma maison est un peu à l'écart de la route, et si j'abrite quelques passants, qui s'en soucie ? Ainsi, en me promenant du côté du pont et dans le bois, là où les gens s'arrêtent le plus facilement pour la nuit, j'ai ramené un certain nombre de personnes chez moi... Mais les enfants



mangent des sucreries, à ce que je vois. Ça ne tient pas au ventre, et ça gâte les dents. Je n'ai pas de quoi vous offrir un régal à la maison, mais je pourrais au moins vous faire une bouillie de riz aux patates douces. N'hésitez pas à venir, si le cœur vous en dit. Sans chercher à les inviter à tout prix, l'homme semblait plutôt se parler à lui-même.

En écoutant attentivement ce monologue, la mère n'avait pu s'empêcher d'être émue par les louables intentions d'un homme prêt à enfreindre un décret public pour venir en aide à son prochain. Aussi lui répondit-elle :

— Soyez remercié de votre aimable proposition. Je ne voudrais certes pas causer d'ennuis à l'hôte qui nous hébergerait à l'encontre de la loi. Cependant, si je pouvais faire manger aux enfants une bouillie chaude et les faire dormir sous un toit, je vous en vouerais une reconnaissance éternelle.

Tayû Yamaoka hocha la tête :

— Bien. Vous êtes une femme pleine de sagesse. Partons immédiatement, je vous montre le chemin.

Il s'apprêtait à se lever quand la mère reprit d'un ton désolé :

— Veuillez attendre encore un peu, je vous prie. J'ose à peine vous le dire alors que nous trois vous causons déjà tant de soucis, mais nous sommes accompagnés...

Tayû Yamaoka dressa l'oreille.

— Accompagnés, dites-vous ? D'un homme ou d'une femme ?

— Il s'agit d'une servante que j'ai emmenée avec nous pour prendre soin des enfants. Elle est retournée en arrière pour chercher de l'eau et ne devrait pas tarder à revenir.

— Une servante... Dans ce cas, attendons-la.

Les traits impassibles de Yamaoka se détendirent légèrement, traversés par une joie fugitive.

Le soleil était encore caché derrière les monts Yone, une brume légère flottait sur les eaux outremer de la baie de Naoe. Un batelier aidait son petit groupe de passagers à monter à bord, avant de détacher les amarres. Ce n'était autre que Tayû Yamaoka et ses hôtes de la nuit précédente.

La veille, sous le pont Oge, après avoir attendu le retour d'Ubatake, – elle rapporta de l'eau dans un pichet fêlé –, ils s'étaient mis en route pour la demeure de Yamaoka.

Inquiète, Ubatake avait suivi avec réticence. Yamaoka les avait menés dans une chaumière, au centre d'un bois de pins situé au sud de la grand-route, où il leur avait servi une bouillie de riz aux patates douces, avant de s'enquérir de leur point de départ et du but de leur voyage. La mère mit au lit les deux enfants épuisés, puis conta son histoire au maître de maison, sous la faible lueur de la lampe.

Elle était originaire de la province d'Iwashiro. Son mari, exilé à Tsukushi, n'en était jamais revenu, aussi était-elle partie à sa recherche avec les deux enfants. Ubatake, entrée à leur service comme

nourrice à la naissance de l'aînée, n'avait point de famille et les avait suivis dans cet incertain périple. Ils étaient parvenus jusqu'ici à grand-peine, mais en comparaison du chemin à parcourir jusqu'à la lointaine Tsukushi, il lui semblait qu'ils venaient tout juste de quitter leur maison. Valait-il mieux poursuivre par voie de terre, ou bien prendre la mer ? Leur hôte était marin, il devait certainement connaître jusqu'aux lointaines provinces de l'Ouest. Elle se fiait à lui pour les conseiller.

Yamaoka, comme s'il se fût agi d'une évidence, lui répondit sans hésiter une seconde de s'y rendre par mer. En continuant par la route, ils ne tarderaient pas à rencontrer, dès la frontière d'Etchū, la province voisine, un passage fort périlleux, où d'énormes vagues déferlaient sur des récifs tranchants. Les voyageurs devaient se glisser dans des grottes pour attendre le reflux, puis traverser le long d'une sente étroite sous les roches, dans une course folle qui ne laissait ni aux parents le temps de se retourner sur leurs enfants, ni aux enfants le loisir de revoir leurs parents. Tels étaient les dangers qui les attendaient le long de la côte. Et s'ils tentaient de passer par la montagne, ils y rencontreraient des sentiers escarpés si dangereux qu'un seul faux pas, une seule roche ébranlée sous leurs pieds, les feraient basculer au fin fond d'un insondable précipice. D'innombrables périls les attendaient avant d'atteindre les provinces de l'Ouest. La route maritime, à l'inverse, était sûre. Entre les mains d'un bon marin, on pouvait parcourir

cent ou mille lieux en toute quiétude. Lui-même ne pouvait les accompagner jusqu'aux provinces de l'Ouest mais il connaissait des marins de diverses provinces, il suffisait de les confier à un batelier en partance pour l'Ouest. Le lendemain, dès l'aube, il les emmènerait sur son propre bateau, avait dit Yamaoka en guise de conclusion, comme s'il s'agissait d'un jeu d'enfants.

Au lever du jour, le maître de la maison pressa les voyageurs de quitter les lieux. La mère voulut sortir de l'argent d'une petite bourse, en paiement, dit-elle, de son hospitalité. Il l'arrêta : son hospitalité était gratuite, il valait mieux, cependant, lui remettre cette précieuse bourse et son contenu. Tout objet de valeur devait en effet être confié à l'hôte dans une auberge et au capitaine sur un bateau.

Depuis qu'elle avait accepté son offre d'hospitalité, la mère des enfants montrait une tendance à suivre aveuglément les conseils de Yamaoka. La seule reconnaissance d'avoir enfreint le décret pour les héberger ne pouvait l'inciter à lui faire confiance au point d'obéir à n'importe quelle suggestion. Il s'agissait plutôt d'une certaine qualité péremptoire dans le ton de Yamaoka qui lui ôtait toute velléité de résistance. Il y avait là quelque chose d'effrayant, et pourtant elle n'avait aucune raison d'avoir peur de lui : elle ne parvenait pas à y voir clair dans son propre cœur.

Elle eut en embarquant le pressentiment d'un acte inéluctable, tandis que les enfants étaient tout

enivrés de joie devant l'extraordinaire beauté de la mer étale, pareille à un immense tapis bleu. Sur le visage d'Ubatake flottait toujours l'ombre de l'inquiétude qui s'était emparée d'elle depuis qu'ils avaient quitté la veille l'abri du pont.

Tayû Yamaoka largua les amarres. Lancé en avant d'un coup de rame, le bateau s'éloigna du rivage en flottant doucement.